



Chapitre de livre

2014

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

La ville fertile. Un mythe fondateur pour l'agriculture urbaine à Genève

Salomon Cavin, Joëlle; Ernwein, Marion

How to cite

SALOMON CAVIN, Joëlle, ERNWEIN, Marion. La ville fertile. Un mythe fondateur pour l'agriculture urbaine à Genève. In: L'agriurbanisation, rêves ou réalités ? Donadieu, Pierre (Ed.). Paris : Editopics, 2014. p. 18–35.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:42416>

La ville fertile.

Un mythe fondateur pour l'agriculture urbaine à Genève

Joëlle Salomon Cavin et Marion Ernwein

Alors qu'aux XIXe et XXe siècles l'opposition entre une campagne idéalisée et une ville condamnée est constitutive de l'identité nationale suisse, la ville bénéficie aujourd'hui d'une image positive liée à sa relation avec l'agriculture. L'idée jusqu'alors répandue d'une ville stérile et stérilisatrice semble dès lors relativisée par l'émergence de l'agriculture urbaine, et d'une nouvelle figure, celle de la ville fertile, qui n'élimine cependant pas les précédentes.

L'agriculture urbaine est une expression dont les limites et la définition font encore largement débat. Dans le contexte suisse, les récentes discussions concernant l'élaboration d'un lexique relatif aux pratiques agricoles dans l'agglomération genevoise en constituent une illustration évidente. En janvier 2012, la direction générale de l'Agriculture^[1] publie un document provisoire dans lequel elle définit les différents types d'agricultures urbaines pratiquées à Genève. Sous ce label, sont identifiées tant l'agriculture professionnelle que les pratiques de jardinage urbain, autrement dit toutes les pratiques de cultures à Genève. L'envoi du document

provoque un tollé dans les services de l'État ; d'un côté, les représentants de l'agriculture contestent l'assimilation de l'agriculture au jardinage de même qu'à une activité urbaine ; de l'autre, les représentants de l'urbanisme contestent l'idée que l'agriculture puisse être pratiquée en zone à bâtir, l'agriculture devant être cantonnée, sauf rare exception, à la zone agricole. Suite aux critiques, le titre du lexique est finalement modifié pour devenir « lexique genevois : production agricole d'agglomération », l'expression d'« agriculture urbaine » y a disparu et l'on y distingue désormais l'agriculture marchande de l'agriculture non marchande.

Cet exemple est symptomatique, d'une part, de l'actualité de la question en Suisse et, d'autre part, d'un malaise lié à l'expression. Notre hypothèse est que le caractère problématique de l'expression d'agriculture urbaine est fondamentalement lié à son hybridité. En effet, elle marie « deux mondes » : l'agriculture et l'urbain (au sens développé par l'historienne de la ville Françoise Choa^[2]), traditionnellement pensés non seulement comme séparés mais également antagoniques. Ville et agriculture s'opposent dans l'imaginaire collectif.

Dans cet article, qui s'intéresse à cet imaginaire de la ville et de l'agriculture dans le contexte suisse, nous montrerons dans un premier temps que l'opposition entre ville et agriculture peut être illustrée par la figure historique de la ville stérile puis stérilisatrice. Dans un second temps, nous verrons qu'à la faveur de l'émergence de la notion d'agriculture urbaine et de pratiques identifiées comme telle, une figure de la ville fertile se dessine. Dans un troisième temps, nous constaterons finalement que figures de la ville fertile et de la ville stérilisatrice cohabitent désormais.

L'analyse présentée s'appuie sur un corpus de textes et d'iconographies historiques et actuels émanant des politiques agricoles et aménagistes, ainsi que de la presse nationale suisse.

■ L'opposition idéale entre ville et

agriculture

L'opposition ville-campagne est partie intégrante de la construction de l'identité nationale suisse au XIX^e siècle. Alors que la campagne principalement alpine est idéalisée, la ville est par contrepoint condamnée^[3]. Cette condamnation est toujours fondée sur la comparaison avec un ailleurs non urbain jugé meilleur.

La figure de la ville stérile^[4]

Cet ailleurs non urbain est avant tout rural et agricole. La grande ville est ainsi directement fustigée pour ses mœurs et son mode de fonctionnement très éloignés de la communauté villageoise. Son caractère non agricole est intrinsèquement lié à cette condamnation : l'urbanisation prive l'être humain d'une activité saine qui lui permet, en particulier en temps de guerre, de subvenir à ses besoins.

L'adjectif « stérile » est couramment utilisé pour qualifier l'urbanisation en Suisse, en particulier dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale. « Urbanisation équivaut à *stérilité* et par conséquent constitue un danger pour l'existence de notre peuple. » Ainsi s'exprime Ernst Laur, dirigeant de la puissante Union suisse des paysans en 1940^[5]. Dans le même sens, Armin Meili, pionnier de l'aménagement du territoire suisse^[6], fustige la croissance urbaine qui rompt le lien entre la population et le sol nourricier : « [...] Plus l'agglomération s'accroît en dimension et en densité, *plus l'habitant s'éloigne de la terre et de la nature*. Des jardins potagers, par contre, déchargeraient les services d'approvisionnement et procureraient aux familles une occupation saine pour le corps et l'esprit^[7]. »

La ville stérile sera pour un temps vaincue par les mesures du plan Wahlen (1941) qui verront la mise en culture de toutes les terres disponibles en Suisse y compris les parcs urbains.

Mais le plan Wahlen et les pratiques qui lui sont liées ne s'accompagnent pas d'un revirement dans la représentation de la ville. Au contraire, celle-là connaîtrait son salut par l'introduction de pratiques de la campagne en son sein : la campagne vient au secours de la ville stérile.

La figure de la ville stérilisatrice

La figure de la ville stérile s'estompe avec la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, ce n'est plus l'absence d'agriculture en ville mais le caractère destructeur de l'étalement urbain qui devient l'image dominante de la relation entre ville et agriculture. En Suisse, les années d'après-guerre sont en effet empreintes d'une forte croissance économique et démographique qui a pour conséquence immédiate un étalement urbain dans les aires agricoles. Le grand objectif de la politique d'aménagement du territoire sera de définir les instruments pour limiter cet empiètement et parvenir à une « utilisation mesurée du sol^[8] ». « La bataille pour le sol^[9] » sera livrée contre l'étalement urbain. L'image de la ville stérilisatrice vis-à-vis du sol agricole s'impose ainsi comme figure dominante de la relation ville-agriculture de la seconde moitié du XX^e siècle. Sa prégnance dans l'imaginaire collectif est bien représentée par ces illustrations tirées d'un ouvrage pour enfant, la *Ronde annuelle des marteaux-piqueurs*.



Les transformations du paysage de Gullen, soumis à la Ronde annuelle des marteaux-piqueurs, Jörg Müller, 1974.

■ La figure de la ville fertile

On observe en Suisse depuis les années 2000 le développement d'une vision non plus antagonique mais dialectique de la relation ville-agriculture. Cette vision est portée par de multiples acteurs – citoyens, agriculteurs, institutions –, qui se réapproprient la question de la relation ville-campagne de manière positive et font émerger la figure de la ville fertile. Celle-là peut être identifiée à deux niveaux : au niveau des projets et de la façon qu'ont les acteurs de les représenter, et au niveau des représentations diffusées par les médias à leur sujet.

Les projets d'agriculture urbaine et leur représentation

Trois idées forces alimentant la figure de la ville fertile peuvent être identifiées au niveau des projets portés par chacun des types d'acteurs et de la façon dont ils choisissent de les représenter.

D'une part, des acteurs agricoles assument et revendiquent leur urbanité, au travers de nouvelles pratiques et de projets innovants. Les pratiques agricoles professionnelles s'urbanisent en créant des liens forts avec le milieu urbain et ses habitants. L'agglomération genevoise présente deux principaux cas de figure. Le premier tient dans le développement de circuits courts et contractuels, désignés sous le terme d'agriculture contractuelle de proximité (ACP). Le projet qui semble assumer le plus explicitement sa dimension urbaine est le celui de l'Affaire TourneRêve. Cette association réunit une dizaine d'exploitations agricoles périurbaines ; elle cherche à favoriser le lien entre l'espace agricole et l'espace urbain en « rétablissant le dialogue entre la ville et la campagne^[10] ».



Logo de l’Affaire TourneRêve.

On peut le voir à travers son iconographie, rétablir le dialogue passe par le fait de mettre en évidence l’imbrication de l’agriculture et de la ville, cette dernière s’en retrouvant, dans leur logo, réenchântée. On trouve aussi à Genève deux exemples d’agriculture professionnelle intra-urbaine. La ferme de Budé occupe une ancienne maison de campagne de riches Genevois désormais située au cœur d’un quartier résidentiel, et y exploite un jardin d’un demi-hectare. Les produits sont ensuite vendus sur place, à une population urbaine. Le collectif Beaulieu, lui, s’est approprié les anciennes serres du service des Espaces verts et de l’Environnement de la ville de Genève, situées dans un parc du centre-ville. Il y développe un projet aux multiples facettes : production de plantons (jeunes plants) biologiques pour l’agriculture contractuelle de proximité, jardin de cueillette, apiculture et accueil de divers projets ayant trait à

l’agriculture urbaine. La caractéristique commune de ces différents projets est de mettre l’accent sur le lien vertueux entre la ville et l’agriculture, et leur imbrication spatiale et morphologique.

D’autre part, des institutions et des associations portent des projets pouvant être qualifiés d’agriurbains, en cela qu’ils pensent ensemble projet urbain et projet agricole, en remettant en cause les séparations traditionnelles et la pratique du zonage. Deux principaux projets illustrent cela à Genève. Bernex, commune périurbaine située à l’ouest de Genève, fait l’objet d’un projet d’extension urbaine dans le cadre du projet d’agglomération du Grand Genève. La direction générale de l’Agriculture y soutient le projet de travailler sur la dimension agricole des espaces publics. Ces derniers prennent différentes formes dans le projet : l’aménagement de certains espaces agricoles existants pour en faire de nouveaux espaces publics pour un public urbain, et la création d’un parc agricole, exploité par un agriculteur avec un projet social et participatif. L’autre projet agriurbain, qui n’a pas été réalisé, est le projet dit d’agroquartier des Cherpines, développé en opposition à un projet d’extension urbaine. Des parcelles maraîchères ont été envisagées au sein du tissu urbain, dans l’optique d’entremêler agriculture et urbanisme afin de préserver l’usage agricole de ces terres fertiles et l’histoire du lieu, tout en répondant à la crise du logement. Ces projets, qu’ils aboutissent ou non, participent à une réflexion sur la façon dont l’agriculture peut permettre de repenser la forme urbaine.

Enfin, avec le développement du jardinage urbain, l’agriculture en ville devient affaire de tous et est appropriée par les citoyens. On voit en effet se développer depuis une dizaine d’années des « plantages » et autres « potagers urbains », deux appellations qui désignent des jardins collectifs insérés dans le tissu urbain, dans des parcs ou en pied d’immeuble principalement. La plupart des projets qui voient le jour dans l’agglomération genevoise sont portés et développés par l’association Equiterre, dont le but principal est de favoriser le développement durable, mais dont toute une branche d’action concerne les jardins collectifs, sous l’appellation « potagers urbains ».



Logo des potagers urbains de l'association Equiterre.

L'association est au demeurant porteuse d'un discours sur les « espaces verts stériles^[11] », en mettant l'accent sur le fait qu'il y a « vert et vert^[12] ». Ce sont les zones de gazon, trop longtemps prévalentes en ville et souvent sous-utilisées par la population, que l'association cherche à remplacer par de nouveaux modèles de nature en ville, dont le potager urbain serait la forme la plus aboutie. On pourra relever leur iconographie qui met en scène l'idée de faire pousser, à travers le jardinage urbain, une autre ville.

On le voit, à travers leurs projets et leurs façons de les représenter et de se mettre en scène, ces trois types d'acteurs réinterrogent le rapport ville-agriculture en valorisant les imbrications entre ville et agriculture et la façon dont l'agriculture, professionnelle ou amateur, permet de repenser et de refaire la ville sur d'autres bases. Leurs iconographies et leurs discours sont pour certains particulièrement explicites quant à l'idée de rejeter la ville stérile et de faire pousser une autre ville, plus fertile.

La ville fertile vue par les médias

Ces projets et discours sont largement relayés par les médias, qui

alimentent de plusieurs manières la figure de la ville fertile.

On trouve régulièrement dans les médias romands l'idée du retour de la campagne en ville, comme en témoignent des journaux titrant « La campagne revient en ville^[13] », ou « À la ville, l'air des champs^[14] ». Les projets d'agriculture urbaine seraient un moyen de réenchâter la ville en y amenant les aménités de la campagne. La ville se retrouve améliorée, requalifiée, par l'arrivée de pratiques qui lui étaient jusqu'alors étrangères. Ces articles diffusent l'idée que la ville et l'agriculture ont un temps « vécu heureuses en mariage^[15] », avant de divorcer au XX^e siècle, et de « recommencer à flirter^[16] » aujourd'hui. La ville fertile qui transparaît dans ces articles est une ville qui renoue avec sa campagne, et se trouve donc améliorée par des apports extérieurs.

Mais la ville paraît aussi porter en elle-même les conditions propres de sa fertilité. Le mariage de termes, de prime abord antinomiques, dans des expressions telles que « potagers sur béton^[17] », laisse entendre que même le béton peut être cultivé. Cette idée, paradoxale, d'une ville, symbolisée par le béton, qui peut accueillir et faire foisonner la vie végétale, mêle en réalité deux dimensions. D'abord, la ville est fertile en cela qu'elle recèle une vie spontanée, abondante et autonome, qui se développe et se reproduit par ses propres moyens, en tirant parti du milieu urbain. Le développement d'inventaires sur le sauvage et le spontané en ville a mis en exergue les multiples formes de vies animales et végétales présentes par leurs propres moyens en milieu urbain^[18]. Ensuite, la ville serait fertile parce que, grâce à des pratiques de culture en milieu urbain, elle aurait la capacité de se reproduire par elle-même. Les discours sur la souveraineté alimentaire des villes désignent en effet l'agriculture urbaine comme un moyen pour les villes de s'alimenter elles-mêmes. Si la ville peut être fertile selon cette seconde acception, c'est notamment grâce à la pollinisation des plantes et l'enrichissement du sol que la vie spontanée qu'elle contient permet. Les deux facettes sont donc inséparables, ce dont l'apiculture urbaine témoigne. Ainsi, l'article de *L'Illustré* titrant « Le Buzz des abeilles en ville^[19] » fait le lien entre le développement de

l'apiculture en ville et le fait que la ville soit un réservoir de vie spontanée. Il met non seulement en évidence la colonisation de la ville par les abeilles, illustrant une nouvelle fois l'idée de la ville fertilisée par la campagne, mais surtout le fait que la ville constituerait un « garde-manger plus varié qu'à la campagne » pour les abeilles. En somme, l'apiculture urbaine apporte la bonne campagne en ville, comme en témoigne le capital de sympathie des abeilles^[20], et atteste du rôle de refuge de la ville vis-à-vis de pratiques et d'espèces qui sont menacées dans ce qui paraît être la mauvaise campagne. La valorisation de la fertilité de la ville va en effet de pair avec la dévalorisation d'une campagne stérilisatrice.

La figure de la ville fertile émerge donc dans les représentations des médias comme une ville pénétrée et réenchantée par la campagne, dont on reconnaît le fait qu'elle porte une vie spontanée autonome ainsi que la capacité de sa propre reproduction, ce qui participe à réinterroger et à retravailler son urbanité.

■ La rémanence de la ville stérile/-isatrice

Le projet des Cherpines

En dépit de l'émergence de la figure de la ville fertile, la figure de la ville stérilisatrice demeure largement prégnante dans les médias quand il s'agit de montrer l'influence négative de l'urbanisation sur l'étendue des surfaces agricoles. L'affiche de la campagne en faveur de la non-urbanisation d'une aire agricole en périphérie genevoise en constitue une expression remarquable.



Exem, affiche en faveur du non au référendum pour la plaine de l'Aire, 2011.

Sous le slogan « halte au bétonnage », l'urbanisation y est représentée sous la forme d'un volcan déversant sa lave de goudron sur les champs, provoquant la fuite de carottes apeurées, pourvues pour l'occasion de pieds.

Les jardins familiaux : qui de la ville ou de la campagne est stérilisatrice ?

Si la figure de la ville fertile est alimentée par l'idée d'un retour de la campagne en ville et d'une ville capable d'assurer sa propre reproduction, c'est pourtant bien un certain type de campagne, caractérisé par un certain type de pratiques, que la ville semble tolérer en ses murs. La politique du jardinage urbain à Genève, en particulier, tend à privilégier certains modèles par rapport à d'autres, puisqu'elle cherche à restreindre l'emprise des jardins familiaux et à les remplacer par une nouvelle forme de jardinage urbain. En effet, « la planification s'oriente prioritairement vers des formes de jardinage plus économes en sol, en développant des projets de jardins familiaux occupant moins d'espace que la forme traditionnelle et en encourageant la création de plantages – jardins potagers sur une surface restreinte – dans les nouveaux quartiers d'habitations ou dans les espaces qui s'y prêtent des quartiers existants^[21] ». Cette politique s'applique lors des nouveaux projets urbanistiques. Ainsi, dans le cadre du projet d'extension urbaine de La Chapelle-Les Sciens, 200 jardins familiaux actuellement sur le site vont être déplacés, jusqu'à douze kilomètres plus loin, réduits en taille, et défaits de leurs traditionnels cabanons. À ce sujet, *Le Courrier*, dans son article « La ville repousse les jardins^[22] », note que ces jardins sont toujours repoussés plus loin par la ville, ce à quoi s'ajoute le fait que leur taille doit désormais être réduite et rationalisée, ce qui alimente l'idée que la ville est stérilisatrice vis-à-vis de certains types d'agriculture.

En l'occurrence, certains voient dans les jardins familiaux des descendants des jardins et de l'habitus paysans. Ainsi, dès 1959, Daniel Faucher souligne que les jardins ouvriers constituent des

lieux de transition entre l'origine rurale des ouvriers et leur destination urbaine, leur permettant de continuer à mettre en œuvre leurs pratiques passées^[23]. Jean Noël Consalès relève, au sujet des jardins familiaux marseillais, que « ce type d'emplacement [les secteurs périphériques] est motivé par le cadre “campagnard” de ces quartiers encore peu convoités par l'urbanisation. Les instigateurs des projets entendent, ainsi, couper leurs sociétaires des méfaits quotidiens de leur environnement urbain^[24] ». Il s'agissait alors de créer un cadre campagnard pour les loisirs de ces nouveaux urbains, afin de les éloigner de la ville, dénotée négativement. Enfin, Arnaud Frauenfelder, Christophe Delay et Laure Scalambin relèvent, à l'issue de leur étude sociologique sur les jardins familiaux genevois^[25], que « le point commun des usagers est leur origine rurale [...], les jardins familiaux apparaissent comme un accompagnement à la dépaysement^[26] ». Ainsi, aujourd'hui encore, à Genève, les membres de ces jardins seraient en grande partie issus du monde rural. Dans cet esprit, on pourrait conclure que ce sont les jardins qui renvoient le plus à un habitus agraire qui sont aujourd'hui rejetés par la ville, ce qui nourrit l'hypothèse d'une ville toujours stérilisatrice envers son agriculture.

Mais la lecture peut aussi être inversée. En effet, cette politique de réduction de l'emprise des jardins familiaux et de développement de nouveaux types de jardins collectifs s'accompagne d'un discours relativement violent sur les jardins familiaux. Ces critiques sont au demeurant relayées par un certain nombre d'articles de journaux. Elles sont de quatre principaux ordres : ils sont associés à des modes de culture productivistes et gourmands en intrants ; ils sont dénoncés comme étant une forme de privatisation de l'espace, tendant à devenir des résidences secondaires, avec une forte emprise foncière ; éloignés de l'habitat, ils engendrent des mobilités motorisées ; enfin, ils sont considérés comme peu esthétiques (malgré le côté « propre-en-ordre » des chalets). Le rejet des jardins familiaux est alors justifié par le fait que ces jardins renvoient à une agriculture stérilisatrice vis-à-vis de son espace, par son emprise au sol, sa pollution induite et ses pratiques intensives. La ville semble alors assumer le fait de rejeter hors de son territoire des pratiques

agricoles dont elle ne veut plus, et au contraire favoriser les plantages et potagers urbains comme alternatives à ce modèle, en développant une rhétorique sur la dimension collective et surtout sur la proximité et l'urbanité de ces projets. Ainsi, la campagne qui alimente la ville fertile n'est pas n'importe quelle campagne, mais une campagne décrite de manière positive, et qui permet de réenchanter l'urbain. À l'image des jardins familiaux, les pratiques agricoles vues comme stérilisatrices, elles, sont rejetées par la ville.

La relation ville-agriculture est aujourd'hui marquée par la coexistence de deux figures contradictoires : la figure traditionnelle de la ville stérilisatrice et la figure émergente de la ville fertile. Cependant, ce ne sont pas les mêmes types d'agricultures qui nourrissent ces deux figures. La figure de la ville stérilisatrice se maintient vis-à-vis de la relation de la ville à l'agriculture au sens strict, entendue comme production marchande professionnelle. L'urbanisation grignotant l'espace nourricier demeure l'image dominante de la relation de la ville à l'espace agricole conventionnel. La figure émergente de la ville fertile se réfère davantage aux pratiques de jardinage en ville et aux pratiques agricoles alternatives, de type contractuelles par exemple.

Nos investigations suggèrent finalement que si la ville fertile participe à la construction d'une nouvelle alliance entre la ville et l'agriculture, celle-ci repose sur un imaginaire agricole bien éloigné des pratiques dominantes de l'agriculture contemporaine. En définitive, la ville fertile est une ville jardinée mais pas une ville agricole.

Bibliographie

Armanios, Rachad, « La ville repousse les jardins », *Le Courrier*, 13 août 2010.

Armanios, Rachad, « Bol d'air des classes populaires », *Le Courrier*, 28-29 mai 2011.

Arnould, Paul et al., « La nature en ville : l'improbable biodiversité », *Géographie, Économie, Société*, vol. 13, 2011, p. 45-68.

Bézauguet, Laurence, « Potagers sur béton », *Tribune de Genève*, 18 janvier 2011.

Choay, Françoise, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », *La ville, art et architecture en Europe 1870-1993*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1994, p. 26-35.

Consalès, Jean-Noël, « Les jardins familiaux marseillais : laboratoires territoriaux d'une agriculture urbaine en Méditerranée », *Méditerranée*, t. 95, 2000, p. 81-88.

Faucher, Daniel, « Les jardins familiaux et la technique agricole », *Annales. Histoire, sciences sociales*, n° 2, vol. 14, 1959, p. 297-307.

Frauenfelder, Arnaud, Delay, Christophe et Scalabrini, Laure, « Joindre l'utile à l'agréable. Le jardin familial et la culture populaire », rapport final d'une étude sociologique réalisée sous mandat de la direction générale de l'Aménagement du territoire (DAT) et du département des Constructions et des Technologies de l'information (DCTI), État de Genève, 2011.

Garcin, Céline, « À la ville, l'air des champs », *Le Courrier*, 28-29 mai 2011.

Languin, Irène, « Potagers, ruches et poules : la campagne revient en ville », *Tribune de Genève*, 31 mars-1^{er} avril 2012.

Lizet, Bernadette, Wolf, Anne-Elizabeth et Celecia, John (dir.), *Sauvages dans la ville. De l'inventaire naturaliste à l'écologie urbaine*, Paris, Publications scientifiques du Museum, 1999.

Loi sur l'aménagement du territoire (LAT), 22 juin 1979.

Machon, Nathalie (dir.), *Sauvages de ma rue. Guide des plantes sauvages de la région parisienne*, Paris, MNHN et Le Passage, 2012.

Marchand, Bernard, Salomon Cavin, Joëlle, « Anti-urban ideologies and Planning in France and Switzerland: Jean-François Gravier and Armin Meili », *Planning Perspectives*, n° 22, 2007, p. 29-53.

Mathyer, Marie, « Le buzz des abeilles en ville », *L'Illustré*, 14 septembre 2011.

Meili, Armin, « Le plan d'aménagement national », *Bulletin technique de la Suisse romande*, 1943, p. 95-99.

Ofat, *La Bataille pour le sol*, Berne, Office fédéral de l'aménagement du territoire, 1987.

République et Canton de Genève, « Plan directeur cantonal Genève 2030 », 2011.

Salomon Cavin, Joëlle, *La Ville mal aimée*, Lausanne, PPUR, 2005.

Salomon Cavin, Joëlle, « Entre ville stérile et ville fertile, l'émergence de l'agriculture urbaine en Suisse », *Environnement urbain/Urban Environment*, vol. 6, 2012, p. 17-31.

Walter, François, *La Suisse urbaine, 1750-1950*, Genève, Zoé, 1994.

- [1] Service cantonal de l'agriculture.
- [2] Choay, Françoise, 1994, p. 26-35.
- [3] Salomon Cavin, Joëlle, 2005.
- [4] Pour une description plus détaillée de la figure de la ville stérile, voir Salomon Cavin, Joëlle, 2012, p. 17-31.
- [5] Cité par Walter, François, 1994, p. 433.
- [6] Marchand, Bernard, Salomon Cavin, Joëlle, 2007, p. 29-53.
- [7] Meili, Armin, 1943, p. 95-99.
- [8] Loi sur l'aménagement du territoire (LAT), 1979, art 1.
- [9] Ofat, 1987.
- [10] <http://www.affairetournereve.ch/index.php?page=l-association>.
- [11] Litizsdorf, Natacha, soirée « Nature en ville », 12 novembre 2012, Genève.
- [12] Ibid.
- [13] Languin, Irène, 31 mars-1er avril 2012.
- [14] Garcin, Céline, 28 mai 2011.
- [15] Languin, Irène, 31 mars-1er avril 2012.
- [16] Ibid.

- [17] Bézaguet, Laurence, 18 janvier 2011.

[18] Pour un exemple d'inventaire voir Machon, Nathalie *et al.*, 2012. Pour un aperçu des recherches sur la flore spontanée en ville, voir Lizet, Bernadette, Wolf, Anne-Elizabeth et Celecia, John (dir.), 1999.

- [19] Mathyer, Marie, 14 septembre 2011.

- [20] Arnould, Paul *et al.*, 2011, p. 57.

[21] République et canton de Genève, Plan directeur cantonal Genève 2030, 2011.

- [22] Armanios, Rachad, 13 août 2010.

- [23] Faucher, Daniel, 1959, p. 297-307.

- [24] Consalès, Jean-Noël, 2000, p. 81-88.

- [25] Frauenfelder, Arnaud, Delay, Christophe et Scalabrini, 2011.

- [26] Armanios, Rachad, 28-29 mai 2011.